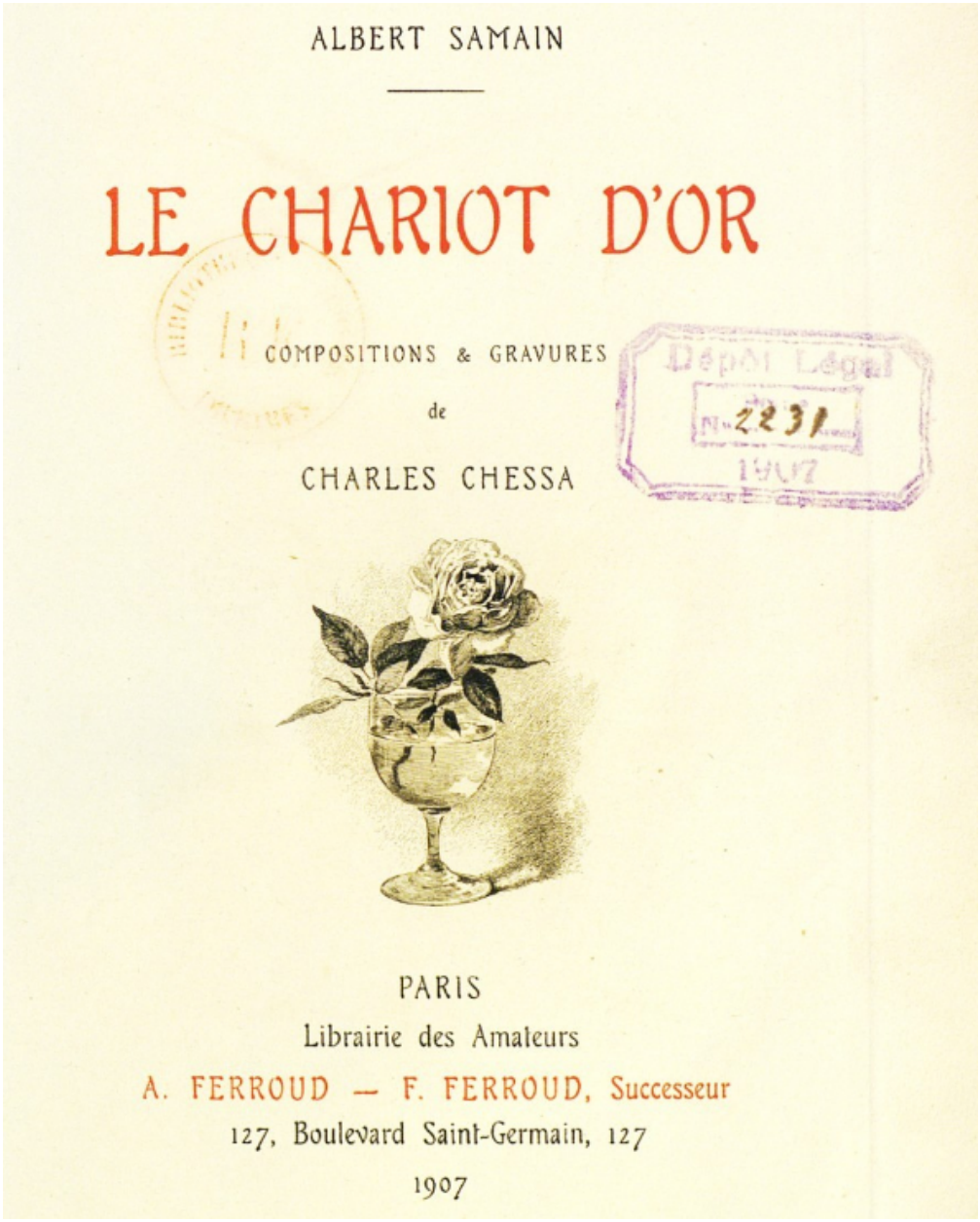
Le chariot d'or



Albert Samain

1900

 © Poeticus 2014 - 2026

© Poeticus 2014 - 2026

L'auteur

Albert Samain



Albert Samain, né à Lille le 3 avril 1858, et mort à Magny-les-Hameaux le 18 août 1900, est un poète symboliste français.

 © Poeticus 2014 - 2026

À Marceline Desbordes-Valmore

L'amour, dont l'autre nom sur terre est la douleur,
De ton sein fit jaillir une source écumante,
Et ta voix était triste et ton âme charmante,
Et de toi la pitié divine eût fait sa sœur.

Ivresse ou désespoir, enthousiasme ou langueur,
Tu jetais tes cris d'or à travers la tourmente ;
Et les vers qui brûlaient sur ta bouche d'amante
Formaient leur rythme aux seuls battements de ton cœur.

Aujourd'hui, la justice, à notre voix émue,
Vient, la palme à la main, vers ta noble statue,
Pour proclamer ta gloire au vieux soleil flamand.

Mais pour mieux attendrir ton bronze aux tendres charmes,
Peut-être il suffirait — quelque soir — simplement
Qu'une amante vînt là jeter, négligemment,

Une touffe de fleurs où trembleraient des larmes.

© Poeticus 2014 - 2026

Automne

Le vent tourbillonnant, qui rabat les volets,
Là-bas tord la forêt comme une chevelure.
Des troncs entrechoqués monte un puissant murmure
Pareil au bruit des mers, rouleuses de galets.

L'Automne qui descend les collines voilées
Fait, sous ses pas profonds, tressaillir notre cœur ;
Et voici que s'afflige avec plus de ferveur
Le tendre désespoir des roses envolées.

Le vol des guêpes d'or qui vibrait sans repos
S'est tu ; le pêne grince à la grille rouillée ;
La tonnelle grelotte et la terre est mouillée,
Et le linge blanc claque, éperdu, dans l'enclos.

Le jardin nu sourit comme une face aimée
Qui vous dit longuement adieu, quand la mort vient ;
Seul, le son d'une enclume ou l'aboiement d'un chien
Monte, mélancolique, à la vitre fermée.

Suscitant des pensers d'immortelle et de buis,
La cloche sonne, grave, au cœur de la paroisse ;
Et la lumière, avec un long frisson d'angoisse,
Ecoute au fond du ciel venir des longues nuits...

Les longues nuits demain remplaceront, lugubres,
Les limpides matins, les matins frais et fous,
Pleins de papillons blancs chavirant dans les choux
Et de voix sonnant clair dans les brises salubres.

Qu'importe, la maison, sans se plaindre de toi,
T'accueille avec son lierre et ses nids d'hirondelle,
Et, fêtant le retour du prodigue près d'elle,
Fait sortir la fumée à longs flots bleus du toit.

Lorsque la vie éclate et ruisselle et flamboie,
Ivre du vin trop fort de la terre, et laissant
Pendre ses cheveux lourds sur la coupe du sang,
L'âme impure est pareille à la fille de joie.

Mais les corbeaux au ciel s'assemblent par milliers,

 © Poeticus 2014 - 2026

Et déjà, reniant sa folie orageuse,
L'âme pousse un soupir joyeux de voyageuse
Qui retrouve, en rentrant, ses meubles familiers.

L'étendard de l'été pend noirci sur sa hampe.
Remonte dans ta chambre, accroche ton manteau ;
Et que ton rêve, ainsi qu'une rose dans l'eau,
S'entr'ouvre au doux soleil intime de la lampe.

Dans l'horloge pensive, au timbre avertisseur,
Mystérieusement bat le cœur du Silence.
La Solitude au seuil étend sa vigilance,
Et baise, en se penchant, ton front comme une soeur.

C'est le refuge élu, c'est la bonne demeure,
La cellule aux murs chauds, l'âtre au subtil loisir,
Où s'élabore, ainsi qu'un très rare élixir,
L'essence fine de la vie intérieure.
Là, tu peux déposer le masque et les fardeaux,
Loin de la foule et libre, enfin, des simagrées,
Afin que le parfum des choses préférées
Flotte, seul, pour ton coeur dans les plis des rideaux.

C'est la bonne saison, entre toutes féconde,
D'adorer tes vrais dieux, sans honte, à ta façon,
Et de descendre en toi jusqu'au divin frisson
De te découvrir jeune et vierge comme un monde !

Tout est calme ; le vent pleure au fond du couloir ;
Ton esprit a rompu ses chaînes imbéciles,
Et, nu, penché sur l'eau des heures immobiles,
Se mire au pur cristal de son propre miroir :

Et, près du feu qui meurt, ce sont des Grâces nues,
Des départs de vaisseaux haut voilés dans l'air vif,
L'âpre suc d'un baiser sensuel et pensif,
Et des soleils couchants sur des eaux inconnues.

 © Poeticus 2014 - 2026

Blotti comme un oiseau

Blotti comme un oiseau frileux au fond du nid,
Les yeux sur ton profil, je songe à l'infini...

Immobile sur les coussins brodés, j'évoque
L'enchantement ancien, la radieuse époque,
Et les rêves au ciel de tes yeux verts baignés !

Et je revis, parmi les objets imprégnés
De ton parfum intime et cher, l'ancienne année
Celle qui flotte encor dans ta robe fanée...

Je t'aime ingénument. Je t'aime pour te voir.
Ta voix me sonne au cœur comme un chant dans le soir.
Et penché sur ton cou, doux comme les calices,
J'épuise goutte à goutte, en amères délices,
Pendant que mon soleil décroît à l'horizon
Le charme douloureux de l'arrière-saison.

 © Poeticus 2014 - 2026

Ce soir, ta chair malade

Ce soir, ta chair malade a des langueurs inertes ;
Entre tes doigts fiévreux meurent tes beaux glaïeuls ;
Ce soir, l'orage couve, et l'odeur des tilleuls
Fait pâlir par instants tes lèvres entr'ouvertes.

Les yeux plongeant au fond des campagnes désertes,
Nous sentons croître en nous, sous la nue en linceuls,
Cette solennité tragique d'être seuls ;
Et nos voix d'un mystère anxieux sont couvertes.

Parfois brille, livide, un éclair de chaleur ;
Et sa clarté subite, inondant ta pâleur,
Te donne la beauté fatale des sibylles.

L'ombre devient plus chaude et plus sinistre encor,
Et, brûlant dans l'air noir, nos âmes immobiles
Sont comme deux flambeaux qui veilleraient un mort.

© Poeticus 2014 - 2026

Clydie

Sur le vieux banc qu'ombrage un vert rideau de vigne
Clydie aux bandeaux purs, Clydie au col de cygne
Dévide, pour broder des oiseaux et des fleurs,
Un écheveau de soie aux brillantes couleurs.
Devant elle Palès tient, comme elle l'ordonne,
Sur ses petites mains l'écheveau monotone,
Et laissant par moments échapper un soupir
Remonte un peu le bras que l'ennui fait fléchir.
Le fil court. Par instants la blanche fiancée
Suspend sa main qui tourne et, soudain oppressée
Des premières langueurs de sa jeune saison,
Rêve au temps qui viendra de quitter la maison...
Alors comme un oiseau qui voit la cage ouverte
Palès se tourne et mord dans une pomme verte.

© Poeticus 2014 - 2026

Comme une grande fleur

Comme une grande fleur trop lourde qui défaille,
Parfois, toute en mes bras, tu renverses ta taille
Et plonges dans mes yeux tes beaux yeux verts ardents,
Avec un long sourire où miroitent tes dents...
Je t'enlace ; j'ai comme un peu de l'âpre joie
Du fauve frémissant et fier qui tient sa proie.
Tu souris... je te tiens pâle et l'âme perdue
De se sentir au bord du bonheur suspendue,
Et toujours le désir pareil au coeur me mord
De t'emporter ainsi, vivante, dans la mort.
Incliné sur tes yeux où palpite une flamme
Je descends, je descends, on dirait, dans ton âme...
De ta robe entr'ouverte aux larges plis flottants,
Où des éclairs de peau reluisent par instants,
Un arôme charnel où le désir s'allume
Monte à longs flots vers moi comme un parfum qui fume.
Et, lentement, les yeux clos, pour mieux m'en griser,
Je cueille sur tes dents la fleur de ton baiser ! ...

 © Poeticus 2014 - 2026

Comme un père en ses bras

Comme un père en ses bras tient une enfant bercée
Et doucement la serre, et, loin des curieux,
S'arrête au coin d'un mur pour lui baiser les yeux,
Je te porte couvée au secret de mon âme,
Ô toi que j'élus douce entre toutes les femmes,
Et qui marches, suave, en tes parfums flottants.

Les soirs fuyants et fins aux ciels inconsistants
Où défaille et s'en va la lumière vaincue,
Je n'en sens la douceur tout entière vécue
Que si ton nom chanté sur un rite obsesseur
Coule en tièdes frissons de ma bouche à mon cœur !...

Ô longs doigts vaporeux qui font rêver la lyre !...
C'est ta robe évoquée avec un long sourire
Qui monte, qui s'étend dans la chute du jour
Et, flottante, remplit le ciel entier d'amour...

Ô femme, lac profond qui garde qui s'y plonge,
Leurre ou piège, qu'importe ? ... ô chair tissée en songe,
Qui jamais, qui jamais connaîtra sous les cieux
D'où vient cet éternel sanglot délicieux
Qui roule du profond de l'homme vers Tes Yeux !

© Poeticus 2014 - 2026

Dans le parc aux lointains

Dans le parc aux lointains voilés de brume, sous
Les grands arbres d'où tombe avec un bruit très doux
L'adieu des feuilles d'or parmi la solitude,
Sous le ciel pâlissant comme de lassitude,
Nous irons, si tu veux, jusqu'au soir, à pas lents,
Bercer l'été qui meurt dans nos coeurs indolents.
Nous marcherons parmi les muettes allées ;
Et cet amer parfum qu'ont les herbes foulées,
Et ce silence, et ce grand charme langoureux
Que verse en nous l'automne exquis et douloureux
Et qui sort des jardins, des bois, des eaux, des arbres
Et des parterres nus où grelottent les marbres,
Baignera doucement notre âme tout un jour,
Comme un mouchoir ancien qui sent encor l'amour.

© Poeticus 2014 - 2026

Devant la mer, un soir

Devant la mer, un soir, un beau soir d'Italie,
Nous rêvions... toi, câline et d'amour amollie,
Tu regardais, bercée au cœur de ton amant,
Le ciel qui s'allumait d'astres splendidement.

Les souffles qui flottaient parlaient de défaillance ;
Là-bas, d'un bal lointain, à travers le silence,
Douces comme un sanglot qu'on exhale à genoux,
Des valses d'Allemagne arrivaient jusqu'à nous.

Incliné sur ton cou, j'aspirais à pleine âme
Ta vie intense et tes secrets parfums de femme,
Et je posais, comme une extase, par instants,
Ma lèvre au ciel voilé de tes yeux palpitants !

Des arbres parfumés encensaient la terrasse,
Et la mer, comme un monstre apaisé par ta grâce,
La mer jusqu'à tes pieds allongeait son velours,
La mer...

... Tu te taisais ; sous tes beaux cheveux lourds
Ta tête à l'abandon, lasse, s'était penchée,
Et l'indéfinissable douceur épanchée
À travers le ciel tiède et le parfum amer
De la grève noyait ton cœur d'une autre mer,

Si bien que, lentement, sur ta main pâle et chaude
Une larme tomba de tes yeux d'émeraude.
Pauvre, comme une enfant tu te mis à pleurer,
Souffrante de n'avoir nul mot à proférer.

Or, dans le même instant, à travers les espaces
Les étoiles tombaient, on eût dit, comme lasses,
Et je sentis mon coeur, tout mon cœur fondre en moi
Devant le ciel mourant qui pleurait comme toi...

C'était devant la mer, un beau soir d'Italie,
Un soir de volupté suprême, où tout s'oublie,
Ô Ange de faiblesse et de mélancolie.

© Poeticus 2014 - 2026

Elégie

L'heure comme nous rêve accoudée aux remparts.
Penchés vers l'occident, nous laissons nos regards
Sur le port et la ville, où le peuple circule,
Comme de grands oiseaux tourner au crépuscule.
Des bassins qu'en fuyant la mer à mis à sec
Monte humide et puissante une odeur de varech.
Derrière nous, au fond d'une antique poterne,
S'ouvre, nue et déserte, une cour de caserne
Immense avec de vieux boulets ronds dans un coin.
Grave et mélancolique un clairon sonne au loin...
Cependant par degrés le ciel qui se dégrade
D'ineffables lueurs illumine la rade.
Et mon âme aux couleurs mêlée intimement
Se perd dans les douceurs d'un long enchantement.
L'écharpe du couchant s'effile en lambeaux pâles.
Ce soir, ce soir qui meurt, s'imprègne dans nos mœlles
Et, d'un cœur malgré moi toujours plus anxieux,
Je le suis maintenant qui sombre dans tes yeux
Comme un beau vaisseau d'or chargé de longs adieux !
Nul souffle sur la rade. Au loin une sirène
Mugit... la nuit descend insensible et sereine,
La nuit... et tout devient, on dirait, éternel :
Les mâts, le lacis fin des vergues sur le ciel,
Les quais noirs encombrés de tonneaux et de grues,
Les grands vapeurs fumant des routes parcourues,
Le bras de la jetée allongé dans la mer,
Les entrepôts obscurs luisants de rails de fer,
Et, bizarre, étageant ses masses indistinctes,
Là-bas, la ville anglaise avec ses maisons peintes.
La nuit tombe... les voix d'enfants se sont éteintes
Et ton cœur comme une urne est rempli jusqu'au bord
Quand brillent çà et là les premiers feux du port.

© Poeticus 2014 - 2026

En printemps

En printemps, quand le blond vitrier Ariel
Nettoie à neuf la vitre éclatante du ciel,
Quand aux carrefours noirs qu'éclairent les toilettes
En monceaux odorants croulent les violettes
Et le lilas tremblant, frileux encor d'hier,
Toujours revient en moi le songe absurde et cher
Que mes seize ans ravis aux candeurs des keepsakes
Vivaient dans les grands murs blancs des bibliothèques
Rêveurs à la fenêtre où passaient des oiseaux...
Dans des pays d'argent, de cygnes, de roseaux
Dont les noms avaient des syllabes d'émeraude,
Au bord des étangs verts où la sylphide rôde,
Parmi les donjons noirs et les châteaux hantés,
Déchiquetant des ciels d'eau-forte tourmentés,
Traînaient limpidement les robes des légendes.

Ossian ! Walter Scott ! Ineffables guirlandes
De vierges en bandeaux s'inclinant de profil.
Ô l'ovale si pur d'alors, et le pistil
Du col où s'éploraient les anglaises bouclées !
Ô manches à gigot ! Longues mains fuselées
Faites pour arpéger le cœur de Raphaël,
Avec des yeux à l'ange et l'air « Exil du ciel »,
Ô les brunes de flamme et les blondes de miel !

Mil-huit-cent-vingt... parfum des lyres surannées ;
Dans vos fauteuils d'Utrecht bonnes vieilles fanées,
Bonnes vieilles voguant sur « le lac » étoilé,
Ô âmes sœurs de Lamartine inconsolé.
Tel aussi j'ai vécu les sanglots de vos harpes
Et vos beaux chevaliers ceints de blanches écharpes
Et vos pâles amants mourant d'un seul baiser.
L'idéal était roi sur un grand cœur brisé.

C'était le temps du patchouli, des janissaires,
D'Elvire, et des turbans, et des hardis corsaires.
Byron disparaissait, somptueux et fatal.
Et le cor dans les bois sonnait sentimental.

Ô mon beau cœur vibrant et pur comme un cristal.

 © Poeticus 2014 - 2026

Hyacinthe

Pour la voir aussitôt m'apparaître, fidèle
Je n'ai qu'à prononcer son nom mélodieux,
Comme si quelque instinct miséricordieux
D'avance lui disait l'heure où j'ai besoin d'elle.

Je la trouve toujours, quand mon cœur contristé
S'exile et se replie au fond de ses retraites,
Et pansant à la nuit ses blessures secrètes,
Reprend avec l'orgueil sa native beauté.

C'est dans un parc illustre où la blancheur des marbres
Dans l'ombre çà et là dresse un beau geste nu,
Où ruisselle un bruit d'eau léger et continu,
Où les chemins rayés par les ombres des arbres

S'enfoncent comme on voit aux tableaux anciens.
Aux noblesses du cœur le décor est propice,
Et parmi les bosquets l'âme de Bérénice
Semble encor sangloter des vers raciniens.

Elle est là ; sous le dais des ténèbres soyeuses,
Elle attend ; autour d'elle à chaque mouvement
Ses ailes font d'un vague et lent frémissement
De plumes onduler les fleurs harmonieuses.

Ses lèvres par instants laissent tomber le mot
Unique où se concentre en goutte le silence ;
Le geste de ses mains pâles est l'indolence,
Et sa voix musicale est fille du sanglot.

Nous errons à travers les jardins taciturnes
Émus en même temps de limpides frissons,
Touchés de nous aimer dans ce que nous pensons
Et nous penchant ensemble aux fontaines nocturnes.

L'amour s'ouvre à ses doigts comme un lys infini,
Tout en elle se donne et rien ne se dérobe.
Ses bras savent surtout bercer et sous sa robe
Son sein a la chaleur maternelle du nid.

La pitié, la douceur, la paix sont ses servantes ;

 © Poeticus 2014 - 2026

À sa ceinture pend le rosaire des soirs,
Et c'est elle sans trêve et pourtant sans espoirs,
Que je cherche à jamais à travers les vivantes.

Elle est tout ce que j'aime au monde, le secret,
L'amour aux longs cheveux, la pudeur aux longs voiles,
Même elle me ressemble aux rayons des étoiles,
Et c'est comme une sœur morte qui reviendrait.

Hyacinthe est le nom mortel que je lui donne.
Souvent au fond des ans par d'étranges détours
Nous évoquons la même enfance aux mêmes jours,
Et sa voix dont l'accent fatidique m'étonne

Semble du plus profond de mon âme venir.
Elle a le timbre ému des heures abolies,
Et sonne l'angélus de mes mélancolies
Dans la vallée au vieux clocher du souvenir.

Et parfois elle dit, pâle en la nuit profonde,
Pendant qu'au loin la lune argente un marbre nu
Et qu'un ruissellement léger et continu
Mêle au son de sa voix l'écoulement de l'onde,

Pendant qu'aux profondeurs des grands espaces bleus
Palpite une douceur grave et surnaturelle,
Et que je vois comme un miracle fait pour elle
Les astres scintiller à travers ses cheveux,

Elle dit : quelque jour dans un pays suprême
Ton désir cueillera les fruits puissants et beaux
Dont la fleur blême ici languit sur les tombeaux.
Et ton propre idéal sera ton diadème.

Avec l'argile triste où chemine le ver
Tu quitteras le mal, la honte, l'esclavage,
Et je te sourirai dans les lys du rivage,
Belle comme la lune, en été, sur la mer.

Tes sens magnifiés vivront d'intenses fièvres,
Ivres d'intensité dans un air immortel ;
Alors s'accomplira ton rêve originel
Et, penché sur mes yeux pleins d'un soir éternel,

C'est ton âme que tu baiseras sur mes lèvres.

 © Poeticus 2014 - 2026

 © Poeticus 2014 - 2026

Ilda

Sonnet.

Pâle comme un matin de septembre en Norvège,
Elle avait la douceur magnétique du nord ;
Tout s'apaisait près d'elle en un tacite accord,
Comme le bruit des pas s'étouffe dans la neige.

Son visage, par un étrange sortilège,
Avait pris dès l'enfance et gardait sans efforts
Un peu de la beauté sublime qu'ont les morts ;
Et le rire semblait près d'elle sacrilège.

Triste avec passion, sur l'eau de ses grands yeux
Le songe errait comme un rameur silencieux.
Tout ce qui la touchait s'imprégnait d'un mystère.

Et si douce, enroulant ses boucles à ses doigts,
Avec une pudeur farouche de sa voix,
Elle vivait pour la volupté de se taire.

© Poeticus 2014 - 2026

Incantation

Ô nuit magicienne, ô douce, ô solitaire,
Le paysage avec sa flûte de roseau
T'accueille ; et tes pieds nus posés sur le coteau
Font tressaillir le cœur fatigué de la terre.

Laissant fuir de ses doigts sa guirlande de fleurs,
Voici qu'en tes bras frais s'endort le soir qui rêve.
L'âme, veule au soleil, frissonne, se soulève,
Et tord sa chevelure à la source des pleurs.

Les paysans rentrant par les plaines tranquilles
Prennent au crépuscule un accent éternel ;
Et la tristesse passe, en respirant le ciel
Vaguement lumineux dans les eaux immobiles.

Derniers bruits des chemins pleins d'ombre. Fin du jour...
Ô nuit, l'âme des fleurs nuptiales t'épie
Le bétail est couché ; la glèbe est assoupie,
Et la servante a clos les portes de la cour.

Sur ton sein resplendit la lune magnétique.
La nymphe qu'elle attire ondule dans les joncs ;
Et tout ce qu'en nos coeurs sanglotants nous songeons
Monte, comme la mer, vers sa face mystique.

L'heure est harmonieuse et grave sous les cieux ;
L'ombre, étendue au loin, solennise les lignes ;
Et l'homme, s'éveillant au mystère des signes,
Sent monter lentement la prière à ses yeux...

Là-bas, la ville au loin presse ses toits sans nombre ;
Seuls, de la multitude anonyme émergés,
Les monuments, debout ainsi que des bergers,
Veillent pour témoigner de son âme dans l'ombre.

L'abîme étoilé s'ouvre à l'ardeur de penser,
Et l'esprit, visité de rumeurs inconnues,
S'étonne, et frémissant écoute au fond des nues,
Comme un grand fleuve noir, l'éternité passer.

Ivresse ! Bras tendus au ciel ! Vol qui s'égare...

© Poeticus 2014 - 2026

Baiser de l'infini qui rend pâle un instant...
Et toujours sous nos fronts ce vieux désir luttant,
Toujours l'hériditaire orgueil des fils d'Icare.

Un vent sacré venu des espaces profonds
Détache le fruit mûr qui pèse aux flancs des femmes,
Pendant qu'à son approche, au loin, les grandes âmes
Brûlent, comme des feux allumés sur les monts.

Je te salue, ô nuit des pâtres, des prophètes,
Mère au long voile noir des grands enfantements,
Ô féconde par qui, jumelles en tourments,
Les œuvres de la femme et de l'homme sont faites.

Grande nuit ! Sanctuaire auguste des secrets.
Ô nuit, sœur de la mort, comme elle impénétrable.
Nuit d'Orphée et d'Isis, déesse vénérable,
Aïeule de la mer antique et des forêts !

Et nuit divine aussi, vierge pur et clémente
Qui ranimes l'amour à ton sourire obscur,
Toi qui poses au cœur tes longues mains d'azur,
Et portes le sommeil innocent sous ta mante.

Seule, tu sais calmer les tourments inconnus
De ceux que le mentir quotidien torture.
Leur front brûle, et voici ta sombre chevelure ;
Leur âme est solitaire, et voici tes bras nus.

Et chacun, dénouant les liens du masque infâme,
Dans ta forêt, sous l'œil d'or fixe du hibou,
Au large de son cœur promène un archet fou,
Et marche, magnifique et libre, dans son âme !

Cependant qu'aux buissons l'oiseau sentimental,
L'oiseau, triste et divin, que les ombres suscitent,
Sur les jardins déserts où les feuilles palpitent,
Fait ruisseler son cœur en sanglots de cristal.

Minuit. La voûte est comme une église tendue.
Le livre resplendit, au fond, d'or et de fer.
Et la chair est sublime et vibre avec l'éther !
Ô vagues de silence à travers l'étendue...

Et déjà respirant les fleurs d'étranges soirs,

 © Poeticus 2014 - 2026

Le rêve s'aventure, enlacé par Hélène,
Aux plus lointaines mers de la pensée humaine
Sur son char attelé de deux grands cygnes noirs.

Ô nuit, tes pieds divins font tressaillir la terre,
Ta coupe d'argent noir contient les profondeurs ;
Tu fais jaillir de nous les secrètes splendeurs ;
Et je t'adorerai pour ce triple mystère.

Ô nuit magicienne, ô douce, ô solitaire.

 © Poeticus 2014 - 2026

 © Poeticus 2014 - 2026

Sommaire

Sommaire ..... p. 2
L'auteur ..... p. 3
À Marceline Desbordes-Valmore ..... p. 4
Automne ..... p. 5
Blotti comme un oiseau ..... p. 7
Ce soir, ta chair malade ..... p. 8
Clydie ..... p. 9
Comme une grande fleur ..... p. 10
Comme un père en ses bras ..... p. 11
Dans le parc aux lointains ..... p. 12
Devant la mer, un soir ..... p. 13
Elégie ..... p. 14
En printemps ..... p. 15
Hyacinthe ..... p. 16
Ilda ..... p. 19
Incantation ..... p. 20

 © Poeticus 2014 - 2026